

N° 6. — 1^{re} ANNÉE

MARS 1917

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : Glanes, TRISTAN BERNARD. — Tablettes : Réagissons ; En Russie, CLAUDE LE MAGUET. — Musique, FRANS MASEREEL. — Richesse et richesse, CHARLES VILDRAC. — Le Ballet des Nations, VERNON LEE. — Les mères supplient, les enfants appellent..., L. DE WISKOVAFF. — Livres et Revues. — A la volée, DINGO. — La ferme de la Houquette, CLAUDÉ LE MAGUET. — Bois gravés de FRANS MASEREEL.

CONDITIONS D'ABONNEMENTS. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr.

Adresser les mandats à CÉCILE NOVERRAZ, 23, rue des Bains, Genève. — Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction devra être envoyé à la même adresse, avec la suscription : *les tablettes*.

Glanes

Un jour, comme j'émettais une fois de plus ce souhait bien naturel de voir la guerre abolie, je fus pris à partie par un vieux monsieur belliqueux. Ce vieux monsieur soi-disant civilisé, qui tenait à justifier son amour de la guerre, prétendait qu'elle est nécessaire à l'humanité et que, sans elle, les hommes deviendraient veules, que le genre humain périrait d'atonie.

Alors on répétera cela jusqu'à la fin des siècles ? On prétendra éternellement qu'une humanité juste ne peut être énergique en même temps, comme si la douceur et l'énergie étaient incompatibles, comme si le mot énergie était synonyme du mot barbarie !

Ne pouvons-nous faire ce rêve, tout proche de la réalité, de voir enfin l'énergie physique des hommes disciplinée et féconde. L'humanité a besoin de héros, c'est entendu, mais pourquoi tenons-nous à ce que ces héros soient malfaisants ? Pour que j'admire un aviateur, il n'est pas nécessaire qu'il emporte un engin destructeur dans son monoplan.

Nous sommes en paix depuis plus de quarante ans, et pourtant jamais autant que dans ces dernières années la France n'aura vu surgir autant de héros et d'athlètes prodigieux, de modèles étincelants où puisse venir s'attiser l'énergie de la race.

TRISTAN BERNARD.

(D'un discours prononcé à l'issue d'un banquet sportif, en 1913.)

TABLETTES

Réagissons

La tendance la plus marquée de notre temps n'est pas pour plaire à notre conception libertaire de la vie. Notre individualisme ne laisse pas d'être effarouché par les signes avant-coureurs de la situation de demain.

L'idée de centralisation, d'autorité, le système agrégatif, sont les bénéficiaires de l'époque troublée que nous traversons. Ceux qui s'évertuent à dénaturer le caractère véritable de cette guerre, ne peuvent nous empêcher de lui voir une conséquence redoutable entre toutes, celle d'aboutir à la méconnaissance à peu près absolue du droit individuel, d'annihiler la personnalité, d'asservir l'individu à la raison d'Etat, d'assigner à l'homme un rôle nettement délimité, de réduire son activité dans la société à une fonction purement organique.

C'est déjà le triomphe du principe étatiste. C'est l'avènement de ce régime qui se fonde sur l'amoncellement de toutes les individualités déposées, de toutes les volontés mises au tas. Tous pour Un : l'Etat et Un par tous !

Nous voyons qu'à l'instant du péril, les gouvernements n'hésitent pas, pour assurer leur salut, à mettre en application une théorie qu'ils semblaient tant craindre autrefois.

Et l'on viendra parler des buts libérateurs de l'un des deux partis!... A l'aide de quelle loupe certains ont-ils pu apercevoir chez un belligérant, des buts qui s'opposent en principe à ceux de l'adversaire?... Ne s'agit-il pas, des deux côtés, de maintenir, de renforcer sa puissance, de consacrer l'idée nationaliste, à qui les amateurs d'émotions fortes doivent d'être aujourd'hui si amplement satisfaits?... Dites-nous quel camp représente l'opposition à cette méchante petite idée que nous découvrons à l'origine du conflit ?

Les forces concentrées, accumulées de chaque côté, ne permettront sans doute à chacun que de coucher sur ses positions, mais hélas ! l'humanité, elle non plus, n'aura rien gagné à la lutte puisque les mesures auxquelles on se sera arrêté ne seront point une solution et ne feront au contraire qu'accentuer le péril. Tôt ou tard, il faudra « remettre ça », à moins que le réveil des consciences n'y mette obstacle.

* * *

Et voilà que j'entends encore le reproche : Quel incurable pessimisme !... Mais je demande s'il importe de se faire du monde une image toujours agréable pour aboutir à une amélioration de notre sort et si se détourner des vilains spectacles suffit à préserver la société de la laideur. Il ne s'agit pas de voir systématiquement les choses en sombre ou de se les représenter invariablement en tableaux de couleurs tendres. Il n'est nécessaire que de les apercevoir telles qu'elles apparaissent et de les vouloir autrement si elles ne répondent pas à notre idéal de vie.

Et puisqu'il nous a été donné de découvrir un des plus grands dangers qui doivent résulter des événements actuels, nous serions bien coupables de ne pas le combattre.

Le remède n'est pas ailleurs que dans la non-acceptation du mal, dans la réaction contre ce qui prétend faire de chacun un instrument aveugle de la force de domination.

Le remède est dans l'individualisme.

Alors que chacun est réquisitionné, mobilisé, automatisé, soumis au drill ; alors que tout est réglementé, prévu, ordonné pour la défense nationale, c'est-à-dire pour le maintien des patries mesquines et criminelles, qu'avons-nous à faire, sinon de nous dégager, de rejeter les morales d'esclaves, de protéger notre personnalité contre les emprises, d'échapper au gabarit.

Cela ne nous avance guère de savoir que les hommes, au fond, ne sont pas méchants, si leur bénignité se transforme, au moment voulu par leurs maîtres, en la plus grande fureur. Devenir criminel sur les injonctions et pour le compte d'autrui, n'atténue en rien le forfait.

Quelle autre garantie a l'humanité de voir ses principes sauvegardés, que celle des consciences libres révoltées contre l'organisation du despotisme et du crime ? Quel meilleur gage donner à la paix que celui d'une indépendance d'esprit réfractaire aux courants de sottise et aux lâches capitulations ?

Formons-nous une conception de vie non entachée de timidité, d'opportunisme. Efforçons-nous de devenir

des hommes, dans toute la force et la vérité du terme, des hommes à qui rien ne puisse être imposé qui froisse la conscience. Evadons-nous des concepts où l'on ne respire pas un air pur, réagissons contre ce qui veut nous asservir, nous ravalier.

En Russie

Il semble bien que la Révolution russe ait été détournée de son sens véritable. On ne voit pas beaucoup de rapprochement entre les raisons de ce mouvement et sa conclusion : un gouvernement proclamant sa résolution de poursuivre la guerre jusqu'au bout. Nous doutons qu'une telle conclusion donne longtemps satisfaction au peuple russe.

Notre impression très nette est que le mouvement révolutionnaire russe a été endigué et que le bénéfice n'en échoit pas à ceux qui en furent les promoteurs.

Certains gouvernements devaient, depuis quelque temps, observer anxieusement les symptômes des événements qui viennent de se dérouler en Russie. Et différents indices nous permettent de supposer qu'on s'est employé habilement à ce que l'agitation ne prenne une tournure propre à exercer une influence défavorable sur la situation dans laquelle on se trouve, du fait de l'imbroglio international.

Non, la colère russe n'avait pas la signification mesquine qu'on veut lui donner. Elle n'était pas dirigée contre un peuple. Elle n'en voulait qu'au régime exécrationnel qui l'opprime.

Mais on peut espérer que le mouvement se développera, quitte à avoir une moins bonne presse, celle qu'a eu, par exemple, la malheureuse révolution irlandaise.

Un plus grand recul nous permettra de mieux apprécier les faits.

CLAUDE LE MAGUET.

Musique

Depuis ce matin, temps maussade, triste et gris. Aucun bruit du dehors n'atteint ma solitude. Je suis à ma fenêtre, assis devant ma table de travail, sur laquelle reposent mélancoliquement mes crayons, mes papiers, vierges de tout dessin. Et je regarde le ciel morne. Une tristesse me tient ainsi, abattu et sans courage devant l'effort à produire.

De temps à autre un moineau quelconque inscrit dans l'air son vol silencieux. Indifférent à ce qui d'habitude excite ma curiosité, mes pensées errent mollement parmi les hommes et les choses. Tout m'est sujet de tristesse et de dégoût.

Je ne puis, comme d'habitude, poser mon regard content sur la forme des objets qui m'environnent de leur diversité chatoyante. Leur inertie m'irrite. Ils me paraissent inutiles, nains, comme la vie.

Dans la maison, des gens vont et viennent, vaquant à leurs occupations de tous les jours. Sous ma fenêtre

un homme travaille dans le jardin, soignant les légumes. Une femme rassemble les poules, de son appel monotone. Le chien aboie. Tout cela, aujourd'hui, ne m'intéresse pas. Mon amour, ma curiosité de tous et de tout, se sont évanouis.

Je ne distingue plus, autour de moi, toutes les raisons que j'ai d'aimer la vie, de la trouver belle. Aucune beauté ne m'apparaît. Je suis comme las de voir clair et de penser beau. Je n'espère plus en rien.

Un violent dégoût me prend à l'aspect d'un homme qui passe là-bas, au loin dans la rue. Il est petit et d'apparence chétive. Ses épaules étroites plient sous le fardeau d'orgueil de sa tête. Il paraît mesquin et sent le roquet noir à plein nez. Je vois en lui le réceptacle de toutes les tares, de tous les vices, de toutes les idées fausses. Il est le digne frère de tous ces hommes qui s'agitent bêtement en tous sens. Il est du grand troupeau des pantins qui mentent, trahissent, volent et tuent. Les autres lui ressemblent, les uns en plus gros et plus grand, les autres en plus petit et plus mièvre. Et tous marchent dans la vie, trimbalant la vanité d'une apparence.

Celui-ci prétend aimer le peuple, et son amour se traduit en paroles et poignées de mains.

Celui-là vante fort la loyauté alors qu'il pue l'hypocrisie.

Cet autre exalte la justice alors qu'il est foncièrement injuste et méchant.

Tous sont là avec la honte de notre époque sur les deux épaules. D'eux, je n'attends rien. Je suis triste, je n'espère plus en rien.

.....

Au coin de la rue, une pauvre déguenillée s'arrête avec son orgue de Barbarie. Ma curiosité se réveille. D'un regard avide je suis les mouvements de la vieille femme qui se met à tourner la manivelle.... Et c'est une ancienne chanson populaire qui égrène dans l'air ses notes joyeuses.

Brusquement un rayon de soleil semble pénétrer mon âme. Insensiblement je m'élève au-dessus du fumier dans lequel je patageais, et je monte, monte dans une atmosphère de plus en plus pure. Des couleurs vives et gaies m'apparaissent. Je suis transporté dans une région où tout est beau, bon et vrai. En fredonnant, d'abord, j'accompagne le refrain de la chanson, puis me mets à chanter à pleine voix. Une joie saine, rapidement, emplit mon cœur jeune et fort. Le ressort de mes muscles se tend et me voilà debout, au milieu de ma chambre, esquissant une danse rapide.

Tout est beau, tout est bon ! Où étais-je tout à l'heure ? Dans quel trou noir ma pensée était-elle descendue ? L'obscurité est mensongère, vive la clarté ! Vive la vie ! Bravo les hommes, votre effort en tous sens est sublime ! Tout est beau, tout est bon ! Vive la vie !

Vivement je sors afin de me rapprocher de cette musique tonifiante, de respirer l'air parfumé de ses sons et de vivre selon sa volonté.

FRANS MASEREEL.

Richesse et richesse

J'ai fait la connaissance d'une dame qui possède beaucoup d'argent. Elle reçoit ses visiteurs dans un salon Louis XIV excessivement doré, où le jour n'entre qu'avec peine parce qu'il y a devant les fenêtres des doubles et triples rideaux ; mais si l'on tourne un commutateur électrique, les trente lampes du lustre s'allument dans un ruissellement de cristaux, et cette merveille est vingt fois reflétée par les glaces, comme dans les cafés. Alors, on voit tout : l'armée de petits poufs brodés de soie et d'or, la garniture de cheminée avec ses pompons, la garniture du piano à queue et beaucoup d'autres garnitures, où rivalisent la soie brodée, le velours et la dentelle : où la couleur café au lait se marie avec le rose virginal. Mais ce qu'on remarque surtout, entre cent choses coûteuses, et qui ne sont pas nécessairement dans le style Louis XIV, c'est, dans un cadre formidable, un chef-d'œuvre d'Albert Guillaume intitulé : *La Méprise* ; il s'agit de bottines qui font erreur, sous une table à jeu : au-dessus de la table, où se pressent, si exacts, des gens du monde, le drame se répercute secrètement sur un seul visage. C'est beau comme une « situation » de Bernstein.

Ce qu'on remarque encore, c'est, sur un fût de marbre rose enguirlandé de ciselures dorées, une Jeanne d'Arc de bronze qui sort de la meilleure maison des Boulevards : le visage, les mains et l'étendard sont en bronze clair, l'armure en bronze foncé et la cotte de mailles en argent.

Hélas ! cette dame ne goûte qu'à peine l'orgueil de posséder un tel salon ; depuis l'enfance, il fait partie de sa coutume et il lui serait trop aisé d'y entasser d'autres trésors.

Elle vit sans joie et comme aveugle. Elle est à la merci de toutes les Cousine-Yvonne, celles qui écrivent et celles qui n'écrivent pas.

Ses magazines lui ont dit que les grands écrivains étaient Bourget, Marcel Prévost, René Bazin et une trentaine d'autres. Elle les lit docilement et apprend chez eux le monde et les hommes.

Elle va faire un tour au Bois parce qu'il faut faire un tour au Bois ; et elle ne commence à regarder ce qui défile à ses côtés que lorsque sa voiture arrive à l'avenue du Bois ; car elle a trop d'éducation pour ne pas savoir quelles choses sont intéressantes et quelles autres ne le sont pas.

C'est une femme qui croit ce qu'on lui dit de croire et fait ce qu'on lui dit de faire et aime ce qui est réputé aimable.

Privée d'avis compétents, elle ne sait plus juger qu'avec sa bourse : elle achète les fleurs les plus chères, certaine ainsi que ce sont les plus belles, et il faut bien que ce soient celles-là qu'elle préfère.

L'autre jour, elle m'a dit en me montrant deux petits chiens :

— Celui-ci m'a coûté cent francs et l'autre cinq cents.

Puis elle a ajouté, un peu hésitante et confuse :

— Je vais vous avouer une chose absurde : je crois que mon préféré est celui de cent francs.

Ce n'est pas qu'elle soit foncièrement sottie ; mais elle est appauvrie au point qu'elle attend tout du dehors, passivement, ne pouvant ou n'osant rien prendre elle-même.

Et quels malfaiteurs assurent de lui fournir, tout évalués, les pitoyables matériaux de sa vie !...

* * *

Répétons-nous jamais assez que la seule richesse authentique n'est pas une affaire de sous ? Qu'elle sait triompher de l'argent comme elle sait triompher du manque d'argent ; qu'on l'anime, qu'on la nourrit, qu'on la cultive comme un feu ; qu'on l'endort aussi, qu'on l'éteint, qu'on la tue. Presque tous les enfants sont riches ; et le demeurent aussi ceux qui ne cessent pas un jour de fixer sur le monde les regards avides et ardents de l'enfance.

Parmi les gens qui passent, chaque jour, sur le pont des Arts, je m'amuse à discerner les pauvres et les riches. Les pauvres

sont ceux qui, pressés ou non, vont tout droit, sans rien voir, comme des automates ; et il est aisé de voir, à leur physionomie, qu'ils ne sont pas absorbés par un spectacle intérieur. Ce sont, indistinctement, des ouvriers, des promeneurs cossus, des bonnes d'enfants, des essayistes, des professeurs à l'École des Beaux-Arts.

Les riches, qu'ils soient en chapeau ou en casquette, tournent la tête vers le Pont-Neuf et regardent comme le paysage est beau ; l'eau les séduit aussi et la manœuvre des bateaux les arrête. Ils cueillent une joie en passant, même s'il leur faut passer vite ; ils possèdent quelque foncière aptitude au bonheur, ils ont les *moyens*, comme on dit, les moyens d'être, les vrais.

* * *

Si la dame que je connais et dont j'ai parlé n'avait pas autant d'argent, elle serait quand même parmi les pauvres ; elle passerait le pont des Arts sans rien voir, elle traverserait Paris sans en rien remarquer que la longueur.

Mais tout de même, l'argent abolit pour elle à peu près toutes les possibilités d'acquiescer. Il lui ferme les neuf dixièmes de la ville et de la vie. Elle n'est jamais montée dans un omnibus ; elle n'a jamais marché à travers champs.

Elle s'ennuie et se lamente comme tous les pauvres ; et ce n'est pas son or qui doit empêcher qu'on lui porte de l'intérêt et de la compassion, ou qu'on tente quelque chose pour elle ; encore qu'elle ne soit pas du tout intéressante au même degré qu'un enfant qui a froid ou qu'une ouvrière qui travaille pendant quinze heures par jour.

* * *

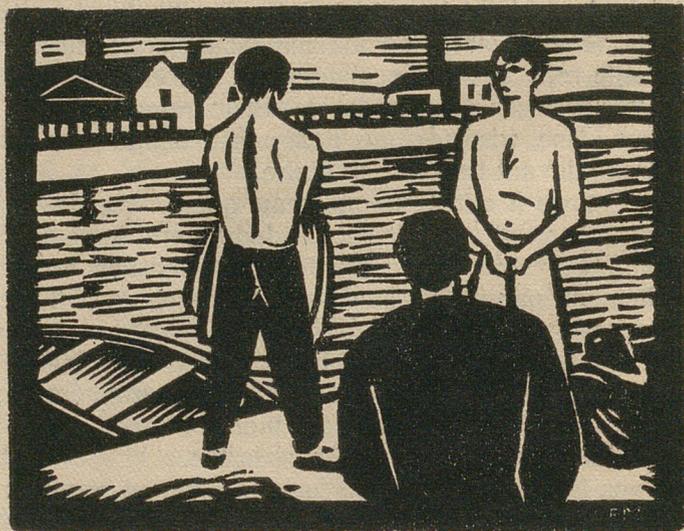
La société ne se divise pas rigoureusement en bourgeois heureux et en prolétaires malheureux ; en classes auxquelles il faut s'attacher et en classes dont il faut se détourner. C'est à la fois plus simple et plus compliqué que cela. Le fond des hommes est partout le même ; partout des riches, partout des pauvres, partout les meilleures et les pires espèces d'individus ; partout l'erreur et la cécité. Et c'est pour ceux qui ont de l'argent autant que pour ceux qui n'en ont pas que doit chanter le poème de la vraie richesse ; la richesse qui est, comme dit Whitman, *d'acquiescer pour le corps et l'esprit tout ce qui s'attache et se perpétue et n'est pas laissé en chemin par la mort...*

CHARLES VILDRAC.

(De *l'Effort libre*, avril 1914.)

« ENTRE NOUS »

Samedi 24 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle Vigny, boulevard du Pont-d'Arve : RÉUNION DES CAMARADES.



UNE MORALITÉ ACTUELLE (suite)

Le Ballet des Nations

« Ça va commencer », s'écria la Mort qui était toujours pressée. « L'Héroïsme se joindra sûrement à nous aussitôt que nous aurons bien débuté et l'on pourra le caser n'importe où. Voyez, voici les Danseurs! Jouez tout de suite un peu; vous la Peur et vous Idéalisme, et vous la Haine, grondez sur la corde basse; une mesure ou deux suffiront à mettre en branle les Nations et les aideront à surmonter leur *mauvaise honte*¹.

Pendant ce temps, les Nations s'étaient rassemblées, chacune d'elles reluisante et propre avec son costume de danse, beaucoup mieux coupé, vraiment, et de plus belle étoffe que les larges guenilles habituelles. L'Idéalisme et l'Aventure, la Haine et l'Équité étaient déjà occupés à accorder leurs instruments car, au contraire du reste de l'orchestre, ils étaient partisans de la correction, lorsque les instructions préliminaires du Maître de Ballet la Mort furent interrompues par un couple inattendu et bizarre de nouveaux musiciens. En effet, tandis que les autres musiciens étaient vêtus ou, en certains cas, non vêtus de costumes classiques, moyen-âgeux, bibliques ou sauvages, les nouveaux venus étaient habillés de façon impeccablement moderne. L'un, comme un commis qui aurait adhéré à la Croix-Rouge, l'autre, qui était une dame, portait des lunettes et un sarrau que l'on voit, en général, dans les laboratoires. « Sortez! » hurla la Mort, Maître de Ballet, hondissant de sa chaise à la vue des nouveaux arrivants. Et, se tournant vers l'orchestre: « Chassez-les à coups de pied, ces importuns novateurs qui risquent de faire manquer notre amusement! Terrassez-les! Piétinez-les! Ne voyez-vous pas que ce sont des espions étrangers? des espions au service de la Vie et du Progrès? »

« Chut! chut! » répondit Satan qui, d'un geste archangélique, envoya s'accroupir à leurs places tous les membres de l'orchestre et paralysa momentanément le bras squelettique de la Mort. « Qui de nous est le Maître ici? je serais content de le savoir! N'apprendrez-vous jamais les bonnes manières, vieille relique de l'âge de pierre, avec votre multitude d'instruments bons pour un musée ethnologique? » Puis, se tournant vers les nouveaux venus: « Veuillez excuser ses manières paysannes, chère madame la Science et vous, mon cher Conseiller Organisation. Vous connaissez les habitudes des squelettes, leurs cerveaux sont forcément vides! »

« Je vous en prie, n'en parlons pas, monsieur », répondit la Science qui avait, sous son bras, un gramophone de premier ordre, *qui sait tout comprendre, sait tout pardonner*¹.

« Cela fait partie de mon devoir professionnel de trouver des excuses à la conduite de votre Maître de Ballet à notre égard. »

« Tout est en ordre », ajouta le Conseiller Organisation qui s'était mis à débaler un pianola en minia-

ture, très commode, avec ses rouleaux. « En vérité, la Science et moi, *sommes* constamment au service de la Vie et du Progrès. Mais cette raison sociale est, en ce moment, sur le point de faire faillite, aussi nous sentons-nous la liberté de contracter un engagement temporaire.

« Rien ne saurait mieux contribuer au succès de notre Ballet », répondit Satan en pressant affectueusement, mais légèrement, leurs mains entre ses griffes, que la Science prit occasion d'examiner; « j'espère seulement que notre collaboration pourra devenir permanente. En vérité, la Mort », et il adoucit sa voix archangélique jusqu'au plus doux murmure, « devient un peu vieille pour sa besogne et terriblement cousue de préjugés. Cependant, je crains qu'il soit indéniable que vous ayez fait une ou deux choses qui ont conduit le peuple ignorant à bavarder et, cela, dans le but avéré de lui montrer la mauvaise voie. Venez ici, vieux Maître de Ballet », et Satan, en jouant, envoya un courant électrique à travers le Squelette qui fit entendre des bruits et des craquements de roseaux secs, « venez et tendez la main à ces illustres, madame et monsieur, qui donneront un nouvel essor à notre Ballet avec leurs merveilleux instruments mécaniques, lorsqu'il ne restera plus à notre bande classique ni souffle, ni cordes. Et maintenant, aussitôt que nos nouveaux amis seront assis à la place d'honneur qu'ils méritent, commencez, je vous prie, de donner vos instructions. Et, soit dit en passant, vous n'avez pas encore donné le titre de notre nouveau Ballet. »

« Notre Ballet », commença la Mort, après avoir frappé trois fois sur son pupitre, « s'appelle Ballet des Nations. Ce titre n'a rien de bien neuf, mais il force l'attention. En ce qui concerne mes instructions, une longue expérience m'a enseigné que je puis laisser mon orchestre et mon *Corps de Ballet*¹ — les Nations sont toutes maintenant dans d'excellentes dispositions d'esprit — à leur propre inspiration, pourvu qu'ils aient les yeux constamment fixés sur mon bâton. Plus ils s'éloigneront des pas réglementaires, plus ils feront de cabrioles s'accordant avec les circonstances, plus ils inventeront de nouvelles et terrifiantes figures, plus ils verront, si étrange que cela paraisse, que leurs vis-à-vis aussi bien que leurs partenaires répondront; et, le plus indissolublement timide, deviendra un nouvel et majestueux échantillon de destruction que leurs membres ensenglantés, mais infatigables, tissent pour la satisfaction de notre illustre metteur en scène, lord Satan, et pour l'admiration de l'Histoire.

Quant à la musique, il suffit que le rythme soit bien marqué, que les dissonances soient abondantes mais tempérées en de justes proportions par des harmonies alliées et de puissants unissons nationaux; il faut que notre orchestre de Passions humaines se donne du cœur par de forts spiritueux autant que cela se peut sans qu'il s'endorme. Le plan du ballet est très simple et sa variété découle du grand nombre — j'espère pouvoir dire du nombre constamment accru — des Nations en danse. Le principal motif est naturellement — car nous sommes tout à fait à la hauteur de notre

¹ En français dans le texte.

¹ En français dans le texte.

tâche, bien qu'en cela, notre cher Impresario ne nous honore pas de sa confiance — le principal thème est que chaque Nation repousse l'attaque de son vis-à-vis et défende en même temps son partenaire. Il y a deux thèmes de second ordre, figurés par des danseurs encore hors de scène, volant au secours des groupes principaux : les deux thèmes ensemble engendrent toutes sortes d'inventions surprenantes. Cela contribue, j'ai à peine besoin de le dire, à produire un très bel effet, chaque Nation gardant une expression de physionomie strictement innocente, tout en s'efforçant d'arracher à son vis-à-vis le plus possible de son costume et de ses ornements, et d'élaguer le plus grand nombre possible de ses membres. A la fin de l'action principale, les meilleurs danseurs peuvent être appelés à protéger les côtés ou à prendre part à un branlebas général d'un style éminemment moderne et anarchique, quelque chose comme l'*impromptu* de Paris après le *pas de deux* de 1870, mais sur une vaste échelle. « Et maintenant, la première position, je vous prie ! »

« Un instant ! » s'écria Satan ; « je regrette de toujours interrompre, mais qu'allons-nous faire de l'Héroïsme ? Sûrement il se joindra à nous, et où le placez-vous quand il arrivera ? »

« Oh ! n'importe où », murmura le Maître de Ballet, la Mort ; il est toujours le plus obligeant de mon orchestre, bien qu'il arrive ordinairement après le commencement. Et il n'a aucune difficulté à plaire, semblable en cela à l'Idéalisme et même à l'Aventure. Assis à côté de cette ignoble coquine de Peur, il ne s'occupe pas d'elle, pas plus qu'il ne fait attention à la musique cannibale des compagnons du Péché qui l'entourent. Mais le voici ! » A ce moment entra l'Héroïsme : ses membres étaient ceux d'un géant, il rougissait comme une jeune fille, ses yeux pleins de gaieté semblaient d'un enfant.

« Sois le bienvenu, Héroïsme, notre prince des Ténors », s'écria Satan, avec une feinte cordialité, car il n'existait aucune amitié entre le nouvel arrivant et lui-même, bien que l'Héroïsme fût sincèrement attaché à la Mort. « Nous disions justement, mon jeune et cher ami, que vous ne reculez devant rien et que vous êtes le plus modeste et le plus digne de confiance de notre orchestre. En effet, je me souviens du Ballet de la Révolution française, où l'Héroïsme et la Panique jouaient non seulement un duo, mais sur le même instrument, à quatre mains. Ce fut, jusqu'à ce jour, le plus beau ballet du metteur en scène Satan, avec le thème de Marat à Paris, et le thème de Hoche à la frontière. Mais avec de la bonne volonté, cette nouvelle danse de notre Maître de Ballet, la Mort, pourra être encore plus belle et aussi longue ». La Mort sourit, car elle aimait l'Héroïsme.

« Viens ici, mon enfant », dit-elle, « tu as toujours aimé et respecté ta vieille maman la Mort, et tu as pris soin d'elle plus que d'aucun autre des Immortels ». Ce disant, le squelette, Maître de Ballet, frappa légèrement sur les joues de l'Héroïsme à la jeunesse rayonnante, dont les yeux riaient mais ne voyaient pas, car, comme son cousin l'Amour, il est aveugle de naissance.

Alors l'Héroïsme, au son bien connu de la voix de la Mort, baisa avec ravissement ses doigts osseux ; et, saisissant le tambour, duquel il accompagna sa voix céleste, il s'assit, obéissant, entre la Peur et la Haine, inconscient de leur infamie.

(à suivre)

VERNON-LEE.

Traduit par DAVID ROGET.

Les mères supplient, les enfants appellent...

La Vérité, la Justice, le Droit — et d'autres mots sonores — remplissent nos journaux, mais qui nous donnera l'exacte explication des mots « Vérité et Justice ». Où chercher la Justice et la Vérité ? Est-ce dans les vastes forêts de la Sibérie ou dans les plaines fertiles des Flandres, ou dans la ville de Salonique, ou dans les ruines de la malheureuse Serbie ? C'est en vain que les hommes fatigués les cherchent ; elles fuient, elles s'éclipsent dans les ténèbres insondables. Tous les belligérants croient ou, plutôt, s'efforcent de faire croire aux neutres qu'ils possèdent la Justice, la Vérité. Et, peut-être ont-ils raison ; mais leur Justice, leur Vérité, sont des justices, des vérités relatives. Si un esprit éclairé et juste médite sur la Justice des belligérants, il finira par découvrir leur « injustice ». Et, pourtant, la vraie, la grande Justice est si claire, si facile à concevoir, à comprendre. Elle est là, prête à rayonner, à sortir des ténèbres où la haine et le mensonge l'ont reléguée par crainte d'être troublés dans leurs entreprises fructueuses.

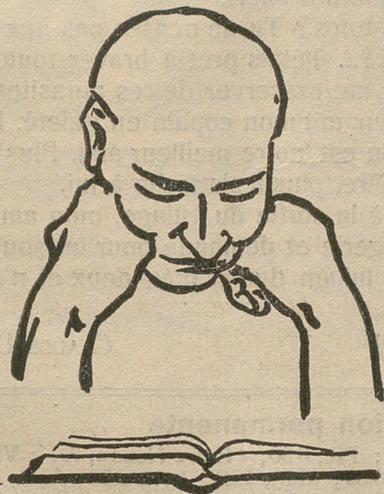
Le bonheur d'une nation ne peut être bâti sur les ruines de son propre pays, sur les tombeaux de ses fils. Pour délivrer des frères en esclavage, on commence par détruire le foyer de ses frères. Anéantir leur labeur, leurs moissons, est-ce la justice ? Non ! Pour prouver à un peuple qu'il est barbare, cruel, on l'affame, on lui impose ses lois, ses coutumes, on lui interdit de vivre selon ses traditions et, au nom de cette Justice, les hommes meurent par millions. Est-ce la justice ? Non ! Pour prouver la Justice, on coule les navires, on fait sauter les maisons, on use de représailles, on jette des bombes. Est-ce la justice ? Non ! Pour imposer la Justice à un peuple, on le force à combattre, on lui ôte le *droit* de disposer de *ses droits*. Est-ce la Justice ? Non ! Et alors ? La Justice est sévère, mais clémente, impartiale, généreuse, pleine d'intégrité. Si les hommes, qui ont la prétention de gouverner les nations et leur imposer la Justice, réfléchissent en *hommes honnêtes* sur leurs devoirs envers les petits peuples, ils finiront par se convaincre que leur Justice ne peut que nuire à leur prospérité. En continuant, au nom de leur Justice, à massacrer tous ces petits, dont la passivité étonne, ils allumeront un incendie aussi terrifiant que la guerre actuelle ; il éclatera de tous les côtés de l'Europe martyrisée et ses flammes détruiront rapidement les vieilles institutions et leurs soutiens qui tomberont sous les coups de ceux qu'ils ont voués à la mort, à la

boucherie. Les hommes qui bâtissent leur prospérité sur les cadavres ne vivront pas.

Et si l'humanité, encore à demi assoupie, accepte, résignée, l'ordre infâme de s'entre-tuer, il n'est pas dit que le jour est encore loin où, complètement éveillée, elle se cabrera en bête fauve contre l'Injustice, contre la Folie de ce petit nombre d'hommes qui ose s'arroger le droit de détruire la sève robuste de l'Europe entière. Est-il possible que la raison d'Etat soit supérieure à la douleur de treize millions d'hommes massacrés, mutilés et à la douleur de treize millions de mères et d'épouses. C'est une bien piètre excuse que la raison d'Etat. Une âme humaine vaut plus que dix mille mètres carrés de terrain qu'on a conquis en le ruinant, en anéantissant les richesses gagnées par tant de labeur humain. Mais, comprenez donc, vous tous hommes d'Etat, que l'humanité s'épuise, qu'elle s'étiolle, qu'elle se meurt!

« Mieux vaut s'humilier que guerre injuste mener », disait Saint-Louis, roi de France. S'il le faut, humiliez-vous. Foulez aux pieds la *vanité* nationale. Soyez grands dans la défaite! Sauvez du carnage le reste de notre jeunesse. Convoquez les hommes dont l'esprit reste encore intact de la folie guerrière et qu'ils viennent juger vos querelles, vos prétentions au droit de vivre largement. Ouvrez vos cœurs obscurcis par la haine et l'ambition à l'appel généreux de ceux qui aiment *véritablement* leur Patrie. La Justice, la grande, il faut la rappeler des ténèbres où les journalistes et les fous l'ont exilée. Qu'elle seule triomphe, car la vôtre est rapace de conquêtes, lourde de sang, de haine, de mensonge! L'essentiel est que le sang ne coule plus, que la douleur ne soit plus la seule à régner sur l'humanité. (Ayez donc pitié, seulement un instant de pitié et tout vous paraîtra clair, simple).

L. DE WISKOVA TOFF.



Livres et Revues

Nous avons reçu :

Die Aktion, revue hebdomadaire, de tendance ultra-moderne et internationaliste, publiée à Berlin par Franz Pfemfert.

Par elle nous apprenons à connaître les jeunes poètes et dessinateurs allemands. Publie également des traductions d'auteurs étrangers.

Nous aimons le caractère jeune et audacieux de cette publication.

A la volée

Pourquoi, messieurs les artistes, tant de recherches pour arriver à nous « conquérir » ? Si c'est la beauté que vous exprimez, celle-ci saurait se passer d'airs aguichants ou raccrocheurs.

*

Ce qu'on appelle le courage physique est-il vraiment du courage?... Tant de gens le mettent au service de leur lâcheté morale!...

*

Avoir beaucoup d'amis, c'est n'avoir pas d'ami.

*

On appelle pessimiste un homme qui ne consent à peindre en rose ce qui lui est apparu en noir.

*

Etre muflé avec amabilité est une des principales conditions de réussite dans la vie.

*

Ah! nos rêves, nos pauvres rêves! Quel défaut de proportion entre leur envergure et leur force! Un grand oiseau aux ailes trop faibles qui se laisse choir, épuisé, du zénith.

*

On prétend que les voyages forment la jeunesse. Que de gens, pourtant, voyagent sans réel profit. Les esprits observateurs, curieux de vie, sont sollicités par tant de choses autour d'eux, que la hâte ne leur vient pas de parcourir le monde. Bien des simples voient plus de choses en faisant le tour de leur jardin que des touristes dans leurs pérégrinations.

*

Une récompense :

Une chienne vient de mettre bas onze amours de petits chiens. Mais il lui sera impossible de nourrir toute la portée. Ses propriétaires ont décidé d'immoler quelques-uns de ses petits.

L'enfant de la maison, dix ans :

— Maman, c'est moi qui les tuerai ?

— Oui, si tu es sage.

*

Nous ne devons plus avoir assez de simplicité pour jouir du moment présent, pour apprécier la vie. Nous ne savons pas l'aimer quand elle passe, porteuse de présents généreux. Il nous la faut irréaliste, « idéalisée », vaporeuse, apparaissant à travers une gaze qui la romantise, apprêtée comme une courtisane au sortir de son cabinet de toilette. Nous la préférons réduite, artificielle, en lithographie ou sur les planches d'un théâtre.

*

D'où vient que nous évoquions subitement, sans que rien ne semble nous y amener, des événements en apparence peu importants de notre vie ? Comment possédons-nous ce don merveilleux de revivre en impressions animées, bruyantes, colorées, parfumées, des heures lointaines, vécues sans joie, sans intensité?... C'est que nos souvenirs ont la vertu d'abstraire du passé qu'ils recomposent tout ce qui nous empêcha d'en jouir lorsque nous le vécûmes. Et sans nos souvenirs, qui nous permettent de retrouver les trésors de vie délaissés, plus de la moitié de ces trésors serait perdue.

DINGO.

CONTE INACTUEL

La ferme de la Houpette

A l'ami Poucheton, en souvenir.

Plus de 300 kilomètres nous séparaient de notre but : Paris ! Et nous étions partis confiants, enthousiastes, n'entrevoiant que la liberté de la vie errante et l'heureuse arrivée. Le temps était beau. Nous marchions d'un pas gaillardement rythmé et des chansons de route entretenaient notre belle allure.

Mais la joie de deux vagabonds et surtout la profonde amitié de deux jeunes hommes ne sauraient trouver leur véritable expression dans le drill, même le plus aimable. Notre gaieté se désordonna bientôt et notre pas se libéra de toute cadence. Nous échangeâmes des impressions, nous évoquâmes des souvenirs communs et particuliers. Il me parla de son père, un habile ouvrier forgeron dont la renommée était grande parmi les métallurgistes de sa grande ville industrielle normande. Il me parla surtout de sa mère, à qui il avait fait tant de tours diaboliques et qu'il aimait de tout son cœur passionné de galvaudeux. Il me captiva avec les récits de son enfance libre et crapuleuse. A mon tour, j'examinai ma vie passée. Mon enfance d'orphelin, élevé à la charité publique, ne se prêtait guère aux narrations variées. Mes souvenirs étaient faits d'impressions intimes et profondes. Je n'ai connu, petit, que des sentiments violents, de la tendresse surtout.

Puis, nous fîmes des projets et, des projets, nous en vîmes aux rêves. Oh ! hommes, mes frères, quelle vie belle nous avons faite et quelle reconnaissance ne devez-vous pas à ceux dont le cœur vous destine un si grand bonheur !...

Notre joie s'exalta. Et les soldats, dont les baraquements s'échelonnaient le long de la route (nous étions dans l'Est), nous regardaient d'un air ahuri, tant ils nous trouvaient étranges dans nos façons, insolites dans notre tenue, extravagants dans nos propos.

Mais, presque subitement, le ciel se couvrit de gros nuages ; la pluie menaça. La température se fit lourde, notre marche aussi. Nous regardâmes tristement nos pieds chaussés d'espadrilles ; nous possédions aussi une paire de sabots pour nous deux. Mon copain déclara :

— Sale affaire !

— Sale affaire ! répondis-je.

Nous nous avisâmes alors que, sur les 300 kilomètres qui nous séparaient le matin de Paris, nous n'en avions guère parcouru qu'une dizaine. Nos ressources, qui s'élevaient juste à la somme suffisante pour ne pas être arrêtés comme vagabonds, nous parurent bien maigres. La première ville où nous comptions trouver du travail pour amasser un petit pécule, nous sembla fort éloignée. Bien des choses, auxquelles nous n'avions pas songé, se présentèrent à notre esprit.

A un endroit, la route se rapprocha du canal où des chalans stationnaient. Des femmes, par crainte de la pluie, se hâtaient de décrocher leur linge des éten-dages. Nous enviâmes le sort des bateliers ; c'étaient

des vagabonds comme nous, mais ils avaient une famille, un gîte et du pain assuré.

N'était-ce pas là déjà une concession à la vie régulière ? Le matin, personne n'était aussi heureux que nous.

Nous dûmes précipiter notre marche afin de ne pas arriver trop tard au village où nous devions toucher une ration de pain. Les bons ne se délivraient que jusqu'à six heures.

Il était 6 heures et quelques minutes, lorsque nous fîmes fonctionner la sonnette de l'instituteur, secrétaire de la commune. Des aboiements furieux répondirent. Le magister voulant se rendre compte de ce qui causait une telle fureur à son chien, ouvrit sa fenêtre et présenta dehors une grosse tête rubiconde et glabre, une tête qu'aucun homme décent n'eût osé porter.

— Ah ! ce sont encore des vagabonds ! constata-t-il avec colère. Puis, il nous déclara, bourru :

— Vous venez pour un bon de pain, n'est-ce pas ? Eh bien, vous devriez savoir qu'il est trop tard... Allez-vous en !

— Mais, monsieur, il nous a été impossible d'arriver plus tôt.

— Non, mais vous pensez peut-être que je suis à votre disposition ?... Allez ! Foutez-moi le camp ou j'ouvre la grille à mon chien !

— Du moment qu'il a son chien pour lui, dis-je, il vaut mieux ne pas insister.

Dans le village, nous rencontrâmes un gendarme. Il nous demanda nos papiers. Quand il se fut assuré que nous étions en règle, nous le mimâmes au courant de notre mésaventure. Il parut compatissant, mais il n'était pas en son pouvoir de nous faire délivrer du pain. Il nous invita à passer la nuit au violon municipal. Nous nous consultâmes :

— La pluie ne va pas tarder à dégringoler ; nous serions toujours à l'abri.

— Et les totos ? Tu ne penses pas aux totos ?

Les totos ?... J'étais prêt à braver toutes les intempéries pour me préserver de ces parasites.

Ma frayeur mit mon copain en gaieté. Il sentencia :

— Le pou est notre meilleur ami. Plus l'homme est dans la misère, plus il s'attache à lui.

Presque à la sortie du village, mon ami entra dans une boulangerie et demanda pour un sou de pain. La boulangère lui en donna pour deux et n'accepta pas la pièce.

(à suivre)

CLAUDE LE MAGUET.

Souscription permanente

Anon., 0.80 ; Pil., 0.90 ; « Entre Nous », 7.— ; Vinc., 1.— ; Fas., 0.10 ; anon., 0.80 ; Mar., 1.20 ; Avr., 0.50 ; A. L., 0.50 ; Br., 0.50. Total : 13.30.

Des comptes

Recettes : Vente au numéro, 21.15 ; librairie 12.75 ; 6 abonnements, 9.— ; souscriptions, 13.30.	Total	56.20
Dépenses : Expédition, affiches, etc.		45.60
	Excédent.	10.60
	En caisse au 22 février. . .	55.70
	id. au 20 mars . . .	66.30